

« LA DÉLICATESSE
EST UN SPORT DE COMBAT »

Constance Guisset

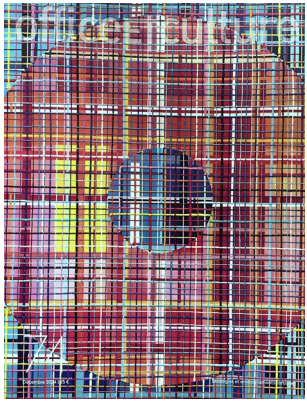
Grand nom du design français, Constance Guisset poursuit une trajectoire riche, peuplée de projets et d'objets aux lignes douces et aux couleurs réjouissantes. Une véritable marque de fabrique qu'elle a su imposer pendant ses près de 20 ans de carrière. Entre deux rendus de concours, la designer nous a accueillis dans son studio.

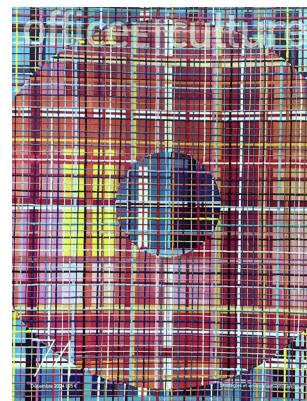
Il est 9 h 30 lorsque nous arrivons dans cette ancienne cour d'immeuble réaménagée du 18^e arrondissement parisien. C'est l'endroit que la designer Constance Guisset a choisi pour installer son studio. Éclairée par la douce lumière d'octobre qui traverse la verrière, où scintille une boule à facette, la petite équipe studieuse de la designer, surplombée par les panneaux acoustiques *Zilenzio* (2018) ou la lampe *Vertigo* (2010), est déjà au travail. Face aux visiteurs, qui viennent rompre l'ambiance sérieuse du lieu, un mur bleu attire le regard. Du bleu que l'on retrouve sur la charpente en bois et çà et là dans le studio. Au centre de l'espace, une large table présente ses derniers projets. Parmi eux figurent les sublimes bancs de l'église Saint-Eustache (2022), bien connue des Parisiens. Conçus pour remplacer les chaises vétustes du lieu de culte, ils affichent une ligne douce et sensuelle propre au design de Constance Guisset, mais aussi et surtout, un dossier de génie. Et pour cause, entre un concert et une messe, le régisseur devait autrefois retourner pas loin de 1 000 assises. Une corvée désormais résolue grâce à des dossiers réversibles. Construits par Houssard Mobilier, les fameux bancs sont entrés au catalogue de l'entreprise normande, et pourront meubler les églises en mal de chaises pratiques, avec « un logo personnalisé », nous explique Lucie Verlaquet, administratrice du studio. Constance Guisset arrive au studio, toute de noir vêtue avec une écharpe jaune vif autour du cou, et nous emmène dans son bureau. Nous découvrons une véritable



petite caverne aux merveilles. Encadrées par une bibliothèque bien garnie, quelques étagères exposent des écorces d'arbre, un bibelot en forme de crabe, un crâne, le flacon qu'elle a dessiné pour le parfum *Ginza* (2021) de Shiseido, et quelques pierres glanées çà et là lors de ses promenades non loin de Dieppe. « Je suis ce genre de personne », s'amuse-t-elle, « J'aime ramasser les cailloux et j'adore les musées d'histoire naturelle ! » Difficile de ne pas faire de lien entre cette ambiance marine, qui rappelle les cabinets de curiosité, et l'un de ses derniers projets, *L'Escarboucle*, la nouvelle librairie de L'École des Arts Joailliers-Van Cleef & Arpels, à découvrir dans le 9^e arrondissement de Paris. Inspirée des fonds marins, elle est meublée de présentoirs aux pieds rouges qui évoquent les coraux, tandis que les parois habillées de bleu et d'argent suggèrent les flots de la mer. Parmi les autres projets en cours, des porte-cierges, qui rejoindront également le catalogue Houssard Mobilier.

- 1 Constance Guisset dans son studio (Photo : Jean-Marc Gourdon)
- 2 Vue du studio de Constance Guisset, dans le 18^e arrondissement parisien (Photo : Jean-Marc Gourdon)



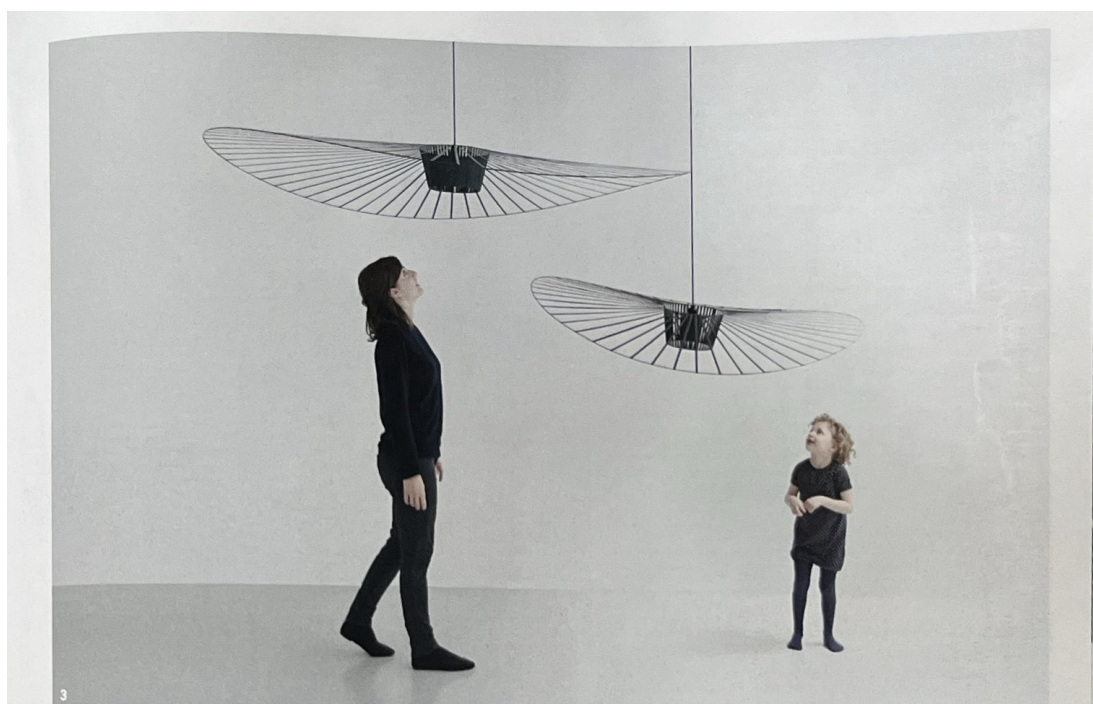
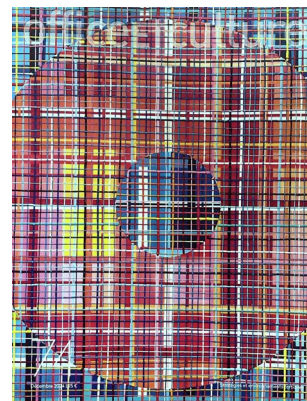


Constance Guisset pensait-elle un jour dessiner des objets liturgiques ? Pour nous répondre, elle nous raconte une anecdote du tout début de sa carrière. « J'ai été administratrice des frères Bouroullec, pendant sept ans. Un jour, quelqu'un est venu à l'agence, et a demandé à Ronan [Bouroullec, NDLR] s'il était intéressé par le fait de concevoir du mobilier liturgique. Il a répondu par la négative, et je me souviens m'être dit, à l'époque, qu'au contraire, c'était un sujet qui avait de l'intérêt à mes yeux. J'ai été élevée en pension, dans un couvent. Il n'était pas question d'enseignement catholique, mais l'école se situait dans un bâtiment religieux. Je m'y suis toujours sentie bien. Aussi, je trouve qu'apporter une forme d'apaisement et de spiritualité à un lieu, c'est quelque chose d'essentiel. Et quand on regarde bien mon travail, il me semble qu'il y a toujours une forme d'apaisement par l'espace. Même s'il y a des sensations fortes, des couleurs puissantes, il y a toujours un moment où la douceur et les courbes s'installent. Cela peut paraître étonnant quand on me connaît, parce que je suis quelqu'un d'assez vivant », dit-elle en souriant, « mais c'est quelque chose que je recherche. Le critique d'art Jean de Loisy disait qu'il y avait une forme de spiritualité dans mon travail. Quand nous faisons des œuvres à quatre mains, avec l'artiste Marc Couturier, Jean me disait que nous cherchions tous les deux la même chose : la lumière. Si j'analyse mon travail par rapport à mon enfance, je pense être un collage de tout ce qui a pu me marquer. J'ai porté un uniforme, j'ai évolué dans des espaces épurés et minéraux. J'ai des souvenirs de dessins animés que j'ai regardés enfant, mais également de voyages que j'ai pu faire, notamment en Inde ou au Japon ».

C'est lors de ses études que la jeune Constance, alors âgée d'une vingtaine d'années, s'en est allée, justement, pour le pays du Soleil-Levant.

L'occasion de revenir sur son parcours scolaire singulier : « Quand je suis rentrée à l'Essec Business School, j'ai coché la case, "apprendre le japonais". J'ai préparé en parallèle l'École Nationale d'Administration (ENA), parce que j'aimais apprendre, et puis je me suis dit que je ferais bien Science Po pour devenir conseiller culturel dans les ambassades. Ce que j'imaginai, c'était faire une activité en rapport avec la création, la culture. Lorsque j'ai eu le concours de Science Po, j'ai reporté ma rentrée d'une année et je suis partie, via l'Essec, faire un stage auprès d'un député japonais, élu au parlement. Durant mon séjour, il s'est présenté à la mairie de Tokyo ! Nous nous sommes alors lancés dans une campagne vraiment amusante. Au Japon, il faut savoir que les gens se déguisent lors des élections, il y a toujours chez eux quelque chose d'un peu *kawaii* [mignon, NDLR]. Il y avait une "Miss Pissenlit", symbole de sa campagne, mais aussi une mascotte de lapin rose. Quand mon tour est venu d'endosser la tenue, j'ai commencé à faire n'importe quoi avec, parce que je suis assez espiègle. Il faut dire aussi que c'était il y a une trentaine d'années ; il n'y avait pas beaucoup d'étrangers à l'époque. Tout d'un coup, je devenais invisible. Résultat des courses, j'ai fait le lapin rose pendant dix jours ! », se souvient-elle, sourire aux lèvres. Nous sommes assez tentés de voir dans cet épisode cocasse, l'un des premiers ouvrages créatifs de la designer, alors inscrite dans un cursus très classique. Mais elle nous arrête net dans nos raccourcis faciles : « On a l'impression, en regardant mon parcours dans les grandes lignes, que j'ai commencé à faire du design du jour au lendemain. Or, il faut savoir que

- 1 et 2 Vue chambre et vue salon de l'exposition *Genius Loci* (Photo : Jérémie Léon)
- 3 L'icône lampe *Vertigo* (2010) de Constance Guisset, éditée par Petite Friture (Photo : Constance Guisset Studio)
- 4 *Parfum Ginza* (2021) de Shiseido (Photo : Vincent Leroux / Direction artistique : Constance Guisset)

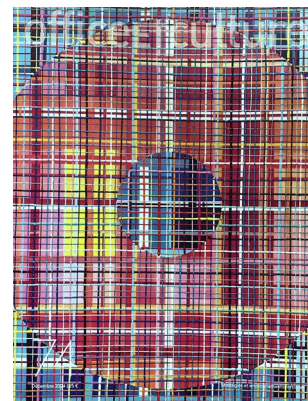


quand j'avais 8 ans, mon grand-père m'a offert un établi. À 11 ans, j'avais déjà ma machine à bois. Lorsque j'étais en pension, on m'appelait "Madame Tipex" parce que je bricolais et que j'avais toujours les mains occupées. Aussi, lors de mon passage à Science Po, je faisais de la menuiserie une fois par semaine, de la calligraphie, du modelage... Je me suis toujours arrangée pour dessiner des logos, des affiches, etc. Bref, j'étais la fille qui dessinait ».

Ce goût de la création l'amène, en 2003, à entrer à l'ENSCI, [École nationale supérieure de création industrielle, NDLR], où elle dessine un produit qui deviendra iconique et fera d'elle l'une des figures majeures du design français des années 2010. Le *best-seller* en question n'est autre que la lampe *Vertigo*, éditée en 2010 par Petite Friture. Véritable succès, le luminaire est reconnaissable entre mille grâce à sa silhouette ample et fine à la fois. Il est au cœur de l'exposition *Actio* en 2017, au musée des Arts Décoratifs de Paris, qui revient sur les dix ans de création de Constance Guisset. « *Vertigo* est constitutif de ma personne, mais en même temps, je n'y pense plus vraiment, car il appartient au passé. Je le cite pour qu'on puisse me resituer. Il faut dire qu'il a un peu jeté les bases de mon travail : léger, compact, à la fois classique et disruptif, tout en s'adaptant à des espaces différents, contemporains comme traditionnels. Il est présent, mais aussi transparent. Il a une force, tout en n'étant pas du tout bavard ».

Avant l'édition du luminaire, en 2008, Constance Guisset, bonne élève, avait déjà été honorée par le Grand Prix de la Création de la Ville de Paris. Elle a aussi été lauréate du prix du public de la Design Parade





d'Hyères, dans le Var, en 2008, avant d'en être, en 2021, l'invitée d'honneur. Ce concours célèbre l'avant-garde et la jeune création.

Une jeune création qui a bien changé depuis les débuts de la créatrice : « Je remarque un rapport à l'édition qui est différent : ils ont envie de se débrouiller eux-mêmes. Ils fabriquent leurs objets pour les vendre directement en autoédition. C'est un rapport au monde qui est différent, moins en lien avec l'éditeur et plus avec le client : il y a une vraie richesse là-dedans ». Constance Guisset s'est déjà essayée à l'autoédition, notamment pour l'exposition *Genius Loci*, en 2022, installée dans un appartement signé Auguste Perret, à travers deux luminaires baptisés *Auguste 1* et *Auguste 2*. Mais la designer reste convaincue par le design industriel et ses multiples processus, aussi complexes soient-ils. « C'est tellement dur d'éditer, de passer toutes les étapes, d'arriver au bout du bout, d'optimiser, de séduire les éditeurs, de choisir les matériaux, etc. Mais je suis loin de détester cela, au contraire ! C'est comme résoudre une équation à plusieurs inconnues, et les objets sont toujours meilleurs à la fin. Mais il est déjà arrivé qu'un projet soit annulé 15 jours avant son lancement ou avant un salon et, croyez-moi, c'est très éprouvant quand cela arrive. Il se peut aussi que l'objet soit mal réalisé. Il sort à Milan, sans que vous ayez vu le prototype. Vous vous rendez alors compte que l'on s'est servi de vous pour montrer quelque chose qui est loin d'être réussi, et vous avez honte. Cette sensation est affreuse. Ce métier, c'est un ascenseur émotionnel. Je ne crois pas qu'il existe tant de professions où l'on a l'impression de tout rejouer à chaque fois. Alors, il est vrai que j'ai accumulé de l'expérience, mais je veux garder un peu d'émerveillement. Mon équipe me dit souvent que l'on pourrait capitaliser sur notre travail, notamment sur les formes, mais moi j'aime tout remettre en question. Soit on fait la même chose toute notre vie, soit on va au fond de soi-même pour créer. Lucie [Verlaguet, administratrice du studio, NDRL] trouve que j'ai une appétence pour le risque ». Et il est vrai que Constance Guisset ne craint pas de se plonger dans des typologies de projets très différentes les unes des autres. Parmi les plus belles réalisations du genre, figure la *Philharmonie des enfants*, livrée en 2021, qui invite les plus jeunes à se plonger dans l'univers de la musique grâce à des installations ultra ludiques. La designer a d'ailleurs récemment dessiné, pour les Éditions de la Philharmonie, un abécédaire coloré titré *ABC Ding Dong*, qui revoit les lettres de l'alphabet à travers le prisme du son. Parmi les autres projets remarquables figure la microarchitecture *Suchaillou*, un abri en pierres sèches issu du parcours artistique *Fenêtre sur le paysage*, qui se situe sur le chemin de Compostelle.

La Française voudrait aussi étendre ses talents à de nouveaux territoires « comme des lieux d'observation, des restaurants, ou encore l'intérieur de sous-marin. Je sais que cela peut paraître bizarre, mais j'aime l'optimisation, la contrainte. Par exemple, j'adorerais travailler sur un train, une fusée... ou un robot ! Il y a là un vrai sujet autour de l'anthropomorphisme : qu'est-ce qu'on peut faire avec un robot ? Qu'est-ce qu'on peut faire dire à un robot ? Doit-il avoir l'air fragile ou fort, humain ou surtout pas humain ? Et pourquoi pas, un monstre de cinéma : d'après moi, il s'agit d'un des sujets les plus difficiles au monde. Où va-t-on chercher cet imaginaire ? Qu'est-ce qui fait vraiment peur ? Le monstre doit-il être humain, animal, matérialisé ou non ? Enfin, j'aimerais aussi retravailler pour l'univers du spectacle ».



Vous l'aurez compris, Constance Guisset n'a pas prévu de lever le pied. Mais, quel que soit le projet, elle milite, encore et toujours, pour la délicatesse : « Je peux être très directe dans les rapports humains, mais j'ai en moi une vraie délicatesse. Et cela m'est très précieux ». Une façon d'être au monde, qui s'applique évidemment à sa pratique du design. « La délicatesse, c'est un sport de combat. Même avec une pensée très structurée, il m'est arrivé de perdre contre des projets lourds et sombres. La douceur, c'est pourtant quelque chose d'essentiel, et de tellement rare qu'il faut la défendre de toutes ses forces. Les rapports humains peuvent être d'une grande violence, tout comme certains objets sont d'une grande violence. Choisir des objets anguleux, noir, épais, cela dit quelque chose de nous. Ce sont des choix d'expression que je respecte, mais qui ne sont pas les miens. On ne peut pas imaginer à quel point les objets et les espaces peuvent changer la vie. Mettre des arrondis, une couleur particulière, qui émet une certaine chaleur, une lumière, tout cela forme des espaces apaisés, propices à la joie. Un hôpital avec de belles matières, bien agencé, sans désordre, c'est un lieu où l'on peut se sentir bien. Il y a tellement de lieux que l'on gâche, que l'on subit... cela me met en colère. Pour ma part, je milite pour la douceur, la délicatesse et une forme d'apaisement ». Une saine trinité en laquelle nous ne pouvons que croire !

Lisa Agostini ■

Le cabinet de curiosités du bureau de Constance Guisset (Photo : Jean-Marc Gourdon)